

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 1

Artikel: On crâno petit tailleu : (suita)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189625>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une singularité qu'on remarque assez souvent chez les joueurs de cartes, c'est qu'ils ne possèdent tout leur art, toutes les finesses du jeu, qu'autant qu'ils ont, autour d'eux, une galerie... d'admirateurs. Galerie généralement muette, il est vrai, mais dont les hochements de tête ou les signes approuveurs aiguillonnent, échauffent, animent les acteurs, affinent leur entendement, cinglent leur mémoire et donnent à leur esprit cette intuition, cette seconde vue dont les effets sont souvent étonnantes.

Certaine table ronde du café du Grand-Pont, à Lausanne, est quelquefois inabordable. Les satellites y sont ordinairement en nombre double des étoiles, et bien que les étoiles soient de première grandeur, il est difficile de suivre avec fruit les orbes capricieuses qu'elles décrivent.

L'autre jour nous nous trouvions, pour prendre notre café, à un mètre cinquante de la fameuse table. On y jouait le piquet voleur. Trois athlètes s'y mesuraient, et ce combat épique était suivi par une dizaine de spectateurs.

De l'endroit où nous étions, nous ne pouvions pas suivre toutes les péripéties de l'engagement ; mais à en juger par les coups expectants, le trio était de première force.

Le plus âgé des jouteurs, qui pouvait avoir la soixantaine, faisait montre de savoir et de décision. Son vis-à-vis, qui venait de remporter une belle veste, ne paraissait pas trop affecté par ce vêtement ; et enfin le troisième était, sans contredit, du bois dont on fait les joueurs polis, aimables et diserts.

Un courant sympathique s'était établi entre les joueurs et la galerie, et certains coups hardis avaient évidemment pour but d'intéresser celle-ci. Il s'en suivait, dans les entr'actes, des échanges de vue, des discussions techniques intéressantes qui, vives et brèves, suffisent à fixer la règle et à faire battre le cœur plus vite. N'y eût-il que ce dernier point en faveur des joueurs, qu'à lui seul il justifierait les batteurs de carton. Il va sans dire que nous parlons ici du jeu de cartes comme simple distraction et non comme jeu d'argent.

Mais on a tellement médit des jeux et des joueurs, qu'une réhabilitation, si faible qu'elle soit, ne nous paraît pas hors de saison.

Un autre bon côté du jeu de cartes, c'est qu'il développe une force qui s'appelle l'impassibilité. Refouler ses impressions, tel est le but que doit se proposer le joueur s'il veut triompher.

Et dans la vie de tous les jours, nous voyons les impressionnables forcément battus par le jeu inconscient de leur physionomie, sur laquelle on lit comme dans un livre ouvert.

LE CARRIER.

A la recherche d'une position sociale.

Un de nos abonnés a reçu la lettre suivante qu'il nous autorise à reproduire, après en avoir retranché les noms propres. Nous corrigérons, en outre, les fautes les plus grossières.

G..., 4 décembre 1886.

Cher monsieur,

Vous vous rappelez que vous m'avez dit, il y a quelques années, que si vous pouviez m'aider à

trouver une position, vous le feriez avec plaisir. Puisque l'occasion se présente, je prends la liberté de vous rappeler votre bonne promesse.

J'ai eu bien du malheur depuis que je vous ai vu ; je ne réussis à rien, et pourtant il faut que je vive.

J'ai eu des raisons avec mon maître et je l'ai quitté hier. On me fait payer chaque fois que je gâte quelque chose. Tenez, pas plus loin qu'au marché de samedi, j'ai mis sans le vouloir les pieds dans un panier d'œufs qui bouchait le passage. Les œufs ont été éclabossés. Est-ce que le pavé est fait pour y mettre des œufs et non pas pour marcher ? Eh bien, tout le monde et même les gâpions ont soutenu que je devais payer. J'en ai eu pour près de 2 francs.

Je n'ai jamais eu de chance, voyez-vous ; vous savez que mon tuteur m'avait mis en apprentissage chez un vitrier ; eh bien, la première vitre que je vais poser en ville, je la coupe, je crois la mettre en place, va te promener, elle passe à travers la fenêtre, à cause que le vide était trop grand, et elle tombe du quatrième étage. La vitre a été cassée. C'était pourtant autant de la faute du menuisier que de la mienne. Malgré ça, on m'a fait tout payer, 1 fr. 60.

A tout moment j'ai dû changer de maître pour des injustices comme ça. Une autre fois, un épicier m'a fait payer huit francs pour du sucre que je devais porter à une pratique et que je me suis trompé d'adresse, et que je n'ai pas pu le retrouver. Et encore un chapelier, chez qui je faisais des commissions en attendant autre chose, m'a maltraité par des coups et m'a retenu 10 francs au bout du mois pour un chapeau dans un carton. Il m'avait envoyé le porter deux heures loin ; j'étais fatigué et je me suis assis tout doucement sur ce bête de carton, qui s'est enfoncé. S'il y avait eu un banc, ça ne serait pas arrivé.

Enfin, cher monsieur, je n'en finirais pas si je voulais vous raconter tout ce qu'il m'a fallu déjà payer quand ce n'était pas de ma faute, puisque c'était sans le vouloir.

Une fois que j'étais chez un jardinier, il me dit de scier une branche à un vieux prunier. Bon, me voilà à cambillon sur cette branche et je scie. Crac ! voilà-t-il pas que je dégringole et que je me démets le pied gauche. Le jardinier ne m'a rien fait payer, il m'a seulement dit que j'aurais dû me mettre en dedans de l'endroit où j'ai scié et non pas en dehors, comme si ça ne revenait pas au même.

Je me recommande donc bien à votre bonté, espérant que vous prendrez part à tous mes malheurs.

Mon adresse est au Grand-St-Jean, numéro ***, chez ma tante.

Grééz, cher monsieur, mes sincères salutations.

(Signature.)

On crâno petit tailleu.

(suite).

On iadzo bin aguelhî, à cambelion su 'na brantse, lo tailleu preind onna pierra que l'eimbriyè su ion dâi géants, et lài attrapè lo crâo dè l'estoma.

— Tatse-vái dè botsi, se fâ cè géant à son camé-râdo, qu'as-tou fauta dè mè bailli on coup dè poeing ?

— Coumeint, on coup dè poeing ! repond l'autro, te révè, kâ n'es pas pi remoâ lo petit artet, laisse-mè drumi, tsancro dè tâdié !

Sè reindormont, mâ on momeint après, *panf!* vaitsé on autra pierra su lo pétro dè l'autro, que sè met à einsurtâ son camerâdo que lài sacremointe que n'a pas budzi et que ne pâo pas lài avâi bailli on péta.

Sè remettont à sonikâ onco on iadzo quand onna pierra dâo tailieu vint onco reveilli lo premi géant, que se relavè furieux po châotâ su son camerâdo, po cein que crâi que lài a onco bailli on atout. L'autro, que sè vâi eimpougni, lài fot onna motchâ, et mè dou z'estaffiers coumeinçont à sè taupâ ào tot fin et à traire dâi z'abro po sè tapâ dessus, que ma fai s'ein sont tant bailli que sè sont assommâ l'on l'autro.

Quand lo tailieu lè z'a vu ti dou étai et moo, s'est laissi ribliâ avau la fonda, l'a trait son sâbro que l'a pliantâ dein l'estoma dâi dou compagnons po férè eincrairè que lè z'avâi tiâ, et l'est z'u criâ lè chasseu à tsévaux po veni vairè.

Clliao dragons ne pojont pas crairè que cè petit hommo aussè fé cein que desâi, mâ quand viront lo sâbro tot einsagnolâ, démandiront ào tailieu se n'étaï pas bliessi.

— Ao ouai ! se lâo repond, l'ont bin coudi traire dâi z'abro po mè lè tsampâ contrè ; mâ que cein pâo te férè à ne n'hommo qu'ein a tiâ 7 d'on coup ! n'é pas 'na graounire.

Quand lè dragons euront vu lè duès carcasses dâi géants et lè z'abro que l'aviont trait po soi-disant escofiyî lo tailieu, furont tot ébaubis, et battiront on ban dè Savigny à l'honneu dâo terriblio z'hérô qu'avâi débarrassi lo pays dè clliao duè grantès ver-menès.

Revenu vâi lo râi, lo tailieu, fiai coumeint on pião su on molan, démandâ sa recompeinsa et vol-liâvè qu'on écrisè lè z'anocès tot lo drâi ; mâ lo râi ne s'ein tsaillessâi pas, kâ sè mozâi lè dâi d'avâi promet sa bouéba à n'on gaillâ qu'étai dein lo kâ dè lè ti émelluâ perquie, et lài fe : Du que vo z'êtes asse crâno que cein, vo faut onco, devant dè vo marâi avoué ma felhie, tâtsi d'accrotsi onna licorna que met tot à betetiu dein mon bou dâi z'Esserts, que nion n'ousè lài allâ. Cllia licorna étai 'na pouta bête dâi z'autro iadzo qu'avâi 'na corna drâi devant la téta, que seimblâvè que le crâisivè adé la bayonetta, et avoué cein que le rebouillivè tot avoué sa corna, le corattâvè lè dzeins que le vayâi et lè z'einfelâvè coumeint dâi favioulès, po lè z'agaffâ après.

— Que mè tsau voutra licorna, majesté ! repond lo tailieu, c'ein n'est pas asse terriblio què lè dou géants, et pi d'ailleu : 7 d'on coup ! c'est mon mot d'ordre.

Ye pre don onna corda, onna détrau et onna boellia ein fai, et s'ein va à la tsasse dè cllia bête fé-roce. N'eut pas grand temps à tsertzi, kâ n'avâi pas fé cinquanta pas dein lo bou que la bête, que lo cheintâi, lài tracè dessus po l'einfelâ avoué sa corna.

— Tot balamenet ! fâ lo tailieu que s'appuyè contrè 'na sapalla, iò restè sein remoâ ; mâ ào momeint iò la licorna lo va einfatâ, lo tailieu sè ludze

dè coté, et *rrraao !* la bête étai tant eimbriyâite que sa corna sè pliantè d'on pi, d'on revire-pi et dou dâi dein la fonda dâo sapin, que le n'est pas fotiâ dè la ressaiili et que l'est quie prâiza coumeint on renâ dein 'na trapâ.

Adon lo tailieu preind son sabro que fourrè dein lè pertes dâo naz de la licorna po lo péci ein dedein, lài met la boellia tot coumeint on fâ ài mâcllio, lài attatsè la corda, et après avâi copâ la corna à coup dè détrau, l'aminè la bête ào râi, qu'est tot ébâyi dè la vairè, asse sadze qu'on modson, sâidrè lo tailieu sein renasquâ.

(La fin deçando que vint).

QUAND FINIT LA JEUNESSE

IV

Les visites même de l'enfant ne parvenaient pas à la distraire; les cris aigus et les vagissements incertains du baby lui portaient sur les nerfs. Si, du moins, la petite Aline avait eu quatre ou cinq ans, et qu'on eût pu la faire paraître, fraîche, gentille, bien frisée, et portant un joli costume!... Mais un petit enfant pleurard et ennuieux, qui tête, qui crie, et qui bave! Que peut-on en faire, après tout, si ce n'est de lui sourire un moment et de le renvoyer bien vite, après lui avoir donné à la hâte un baiser?

C'était ce que faisait Gabrielle, sans quitter sa chaise longue, son attitude plaintive et son air languissant. Et puis elle restait seule, souffrante, oisive, triste et froide, ayant éloigné d'elle le divin baume qui pouvait la guérir, le rayon d'amour qui pouvait la réchauffer, la petite âme naissante qui pouvait lui verser sa fraîcheur et sa vie.

Avec les premières gelées d'automne, les forces de Gabrielle s'accrurent, et son activité lui revint. Elle fit d'abord autour de son château quelques promenades en voiture, puis à cheval, et s'enhardit même au point de paraître à une ou deux chasses. Puis une nouvelle qui lui arriva de Parisacheva de la tirer de sa torpeur. Son amie, la duchesse d'Ormoilles, lui annonçait qu'elle se proposait de donner très prochainement un grand bal, un bal organisé de façon à laisser, dans le monde élégant, un souvenir splendide : « Pourrait-il être splendide s'il se donnait sans vous ? » — ajoutait un post-scriptum obligeant et flatteur.

Cette nouvelle une fois reçue, Gabrielle n'hésita plus ; elle se mit en mouvement par un effort fiévreux, et fit à la hâte remplir ses malles, emballer ses bagages. Elle crut accomplir en outre un acte éclatant de tendresse maternelle, en tolérant la présence de la petite Aline dans le wagon-coupé qui la ramenait à Paris ; puis elle se repentit vivement d'avoir cédé à cette passagère faiblesse. L'enfant cria beaucoup, la mère ne dormit point ; elle arriva à Paris énervée, épuisée, tout-à-fait hors d'elle-même, ainsi qu'elle le déclara à sa tante de Saive, aussitôt accourue à son hôtel.

Mais, malgré tout, ce n'était point le moment de se laisser aller à la langueur, à l'irritation, au marasme, car le bal si impatiemment attendu se donnait le lendemain. Il fallait s'y préparer, se montrer comme autrefois, belle, radieuse et brillante, retrouver l'éclat, la fraîcheur et la vivacité des anciens jours, ainsi que la jeune femme se l'était promis. Et elle mit tout en œuvre pour tenir vaillamment sa promesse.

A dix heures, le soir du bal, elle se tenait debout devant son grand miroir, dans sa chambre tendue de tissus moelleux et toute resplendissante de bougies, et elle jetait sur toute sa personne un regard anxieux. Somme